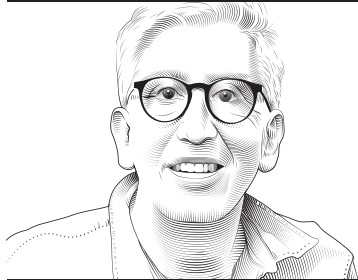


La dernière page



Un pays où vivre me déchire La chronique de Emmanuel Godo

Tant de voix nous parviennent confites dans les bons effets et les postures avantageuses, opportunes. Notre théâtre social et littéraire en est saturé comme une foire. Ce que l'époque demande, jusqu'à plus soif, c'est une paraphrase d'elle-même, un commentaire, une récitation en continu : jusque dans l'autocritique apparente, dans sa feinte curiosité pour l'être humain, le futur, le passé, l'ailleurs, ce qu'elle exige, c'est qu'on parle d'elle, rien que d'elle – de son indigence maquillée en geste, de ses reculs rebaptisés progrès. L'époque est comme le Minotaure qui demande sa ration journalière de narcissisme.

En apparence, elle est bonne fille : il y a de la place pour toutes les voix, toutes les causes, toutes les couleurs. En réalité, gare à vous si vous ne pouvez justifier de votre allégeance aux vents dominants. Vous deviendrez immédiatement suspect, on vous fera comprendre que vous êtes minoritaire, en dehors de la marche royale, et, reproche suprême,

gagné par la date de péremption, anachronique. L'époque demande à l'écrivain d'être utile. Qu'il la flatte ou la houspille, lui râpe les durillons ou l'épouille, une seule chose importe : contribuer à l'œuvre commune.

On finira par se méfier de tout, par trouver louche de venir s'agiter dans les médias comme sur une scène, pour prouver que son histoire concorde bien avec celle de l'époque, sa vie décousue-recousue, son trauma, sa collection d'emprises vaincues. On boira l'impudeur – voilée en authenticité – jusqu'à la lie. Chacun avec son miroir sous le bras, exhibant des plaies en parfaite compatibilité avec celles de l'époque, comme certificat autorisant le déhanchement sur le proscénium. La décence, c'est toujours pour les autres, comme le silence ou la retenue. Il faut voir les *apparatchiks* de l'aujourd'hui se précipiter vers la lumière tapageuse, comme des miséreux à la soupe, toujours avec l'excuse de parler au nom des autres, défendre ceux qui sont privés de tribune, emmurés dans la tragédie de l'anonymat.

L'époque est comme le Minotaure qui demande sa ration journalière de narcissisme.

Tout palpitants de bonne conscience, ils en chevrotent presque d'être si télégéniques dans le don de soi.

Les seuls textes qu'on aimera, bientôt, seront ceux qu'on trouve échoués dans les boîtes à livres, suggérés par un ricochet de lecture, conseillés dans un murmure, entre deux portes, à la sauvette, loin des commerces. Trouvés par hasard au milieu du courrier, laissés là par une main amie, la dernière providence qui nous restera quand la machine-à-consommer aura fini son racolage systématique et son envers : le désherbage des voix les plus imprévisibles, les plus obstinément humaines, les plus follement vraies. Une de ces mains vient de m'envoyer *Alectone* d'Edmond-

Henri Crisinel que les très élégantes éditions Allia publient accompagné d'un texte de Daniel Maggetti : « *Un combat contre les ombres* ». Court texte d'une prose claire qui vous traverse de part en part comme une lame de glace. Crisinel y décrit sa folie, son internement, à travers un double, Samuel, séparé de lui par à peine l'épaisseur d'un papier à cigarette. La description se fait avec une limpidité ahurissante, un classicisme d'énonciation, une maîtrise qui laisse le lecteur médusé. Sans voix. Né en 1897 à Faoug près de Fribourg, Crisinel publie en 1939 un recueil de poèmes, *Le Veilleur*, dont l'un des vers, splendide, résume tout son mal-être : « *Ma route est d'un pays où vivre me déchire.* » Alexandrin parfait, comme d'une douleur dévisagée, n'ayant pas besoin de passer par le simulacre du cri.

Alectone, c'est à la fois la compagne d'infortune de l'interné, sa gardienne et sa tourmenteuse, « *tarentule en colère, dans son coin d'ombre* », « *ange durci de gel et de neige* », « *femme aux dents de cristal* ». Les mots se déploient avec

mesure et rigueur : rien de plus net que cette parole extirpée d'un gouffre. La page blanche, en dessous, oui, c'est l'abîme. Et celui qui écrit est un bien étrange scaphandrier : « *Cette nuit, je suis redescendu aux demeures profondes.* » Autour de lui s'étend ce qu'on appelle le monde, cette chose pas désirable du tout, en rien fréquentable : « *À la fenêtre, je sais qu'il y a des roses, des roses rouges d'arrière-automne, les plus hautes du rosier grimpant. Je n'ose les regarder, elles sont d'un autre monde, celui qui s'arrête au bord de ma fenêtre. Je me souviens d'avoir aimé les roses ; ce souvenir m'est odieux.* »

Pour décrire son mal aussi implacablement, il faut une volonté et un courage inouïs. On pense à l'éloge que Baudelaire faisait de Nerval : « *Un écrivain d'une honnêteté admirable, d'une haute intelligence, et qui fut toujours lucide* ». À ceux qui croient que l'écriture est une activité réconfortante comme le sport ou une variante du culturisme, on recommande urgemment la lecture de Crisinel – dont le suicide date de 1948.